***Le ventre de l’Atlantique* de Fatou Diome**

* **l’extrait du roman (Éditions Anne Carrière, Paris 2003 : 189-191)**

« À Niodior, les récits de l’homme de Barbès suivaient le sillage de l’imaginaire, emportant avec eux le cœur des jeunes insulaires. Comme ses camarades, Madické était déterminé et me croyait capable de l’aider à réaliser son rêve. Une seule pensée inondait son cerveau : partir ; loin ; survoler la terre noire pour atterrir sur cette terre blanche qui brille de mille feux. Partir, sans se retourner. On ne se retourne pas quand on marche sur la corde du rêve. Aller voir cette herbe qu’on dit tellement plus verte là où s’arrêtent les dernières gouttes de l’Atlantique, là-bas, là où les mairies paient les ramasseurs de crottes de chiens, là où même ceux qui ne trvaillent pas perçoivent un salaire. Partir donc, là où les fœtus ont déjà des comptes bancaires à leur nom, et les bébés des plans de carrière. Et maudits étaient ceux qui s’avisaient de contrecarrer la volonté des jeunes insulaires.

J’en avais fait la triste expérience, lors de vacances d’été passées au village, quelques mois avant la Coupe d’Europe. Mon frère avait la ferme intention de s’expatrier. Dès son plus jeune âge, ses aînés avaient contaminé son esprit. L’idée du départ, de la réussite à aller chercher ailleurs, à n’importe quel prix, l’avait bercé ; elle était devenue, au fil des années, sa fatalité. L’émigration était la pâte à modeler avec laquelle il comptait façonner son avenir, son existence tout entière.

Irrésistible, l’envie de remonter à la source, car il est rassurant de penser que la vie reste plus facile à saisir là où elle enfonce ses racines. Pourtant, revenir équivaut pour moi à partir. Je vais chez moi comme on va à l’étranger, car je suis devenue l’autre pour ceux que je continue à appeler les miens. Je ne sais plus quel sens donner à l’effervescence que suscite mon arrivée. Ces gens qui s’attroupent atour de moi viennent-ils fêter une des leurs, me soutirer quelques billets, s’instruire sur l’ailleurs qui les intrigue, ou sont-ils simplement là pour observer et juger la bête curieuse que je suis peut-être devenue à leurs yeux ?

Dès le surlendemain de mon arrivée, les fagots de bois s’étaient consumés, laissant la fumée accompagner les prières vers le ciel. Une armée de volatiles, engraissés pour d’autres circonstances, avait rendu l’âme sous la lame d’un couteau qui plaidera non coupable au Jugement dernier. Les grandes marmites de cérémonies avaient rempli leur fonction, les femmes leur devoir, les hommes leur panse. Le déjeuner était copieux et tout le monde s’est régalé. Dieu met de la nourriture dans chaque bouche qu’il fend : en ce jour encore, le proverbe disait vrai. Certains, comme le vieux pêcheur, semblaient venus pour combler leurs diverses carences nutritionnelles. On ne me demanda pas mon avis, on me dit simplement combien il fallait pour régaler tout ce monde, qui s’était invité spontanément. L’idéologie communautaire prime sur la bienséance ou plutôt, elle est érigée comme la base même de cette dernière. On doit tout partager, le bonheur comme le malheur. La mémoire collective n’hésite pas à ressasser sa maxime : bien de chacun, bien de tous. J’avais beau savoir que cette règle sociale d’une grande humanité, lorsqu’elle est détournée, profite surtout aux fainéants tout en les maintenant dans une dépendance chronique, je devais nourrir mes convives autoproclamés sans broncher, sous peine de passer, dès mon arrivée, pour une individualiste occidentale, une dénaturée égoïste (...).»